

LIVRES D'ENFANTS

(suite et fin)

Charles Perrault a mieux aimé l'enfance. Sous sa plume, la Mère l'Oye parle avec une sympathie touchante. Ses contes de fées sont des chefs-d'œuvre de fantaisie française. Les bambins jubilent de voir :

D'affreux géants très bêtes
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

(Victor Hugo).

Il y a dans tous ses récits une fraîcheur d'aurore, une douceur de crépuscule, des pluies de soleil et des clairs de lune qui enveloppent les petits drames d'une atmosphère brillante de poésie. Mais si son intention morale demeure hors de conteste, certains critiques ont pu se scandaliser en voyant dans le château de Barbe-Bleu, ce cabinet mystérieux où " le plancher était couvert de sang caillé dans lequel se miraient les corps de plusieurs femmes que Barbe-Bleu avait tuées : " détail un peu cru pour des yeux qui n'ont encore vu que l'azur du ciel.

Si Peau d'Ane m'était conté
J'y prendrais un plaisir extrême,

écrivait La Fontaine. Peut-être. Mais cette histoire d'un roi voulant épouser sa propre fille, laquelle n'échappe à l'inceste qu'en allant s'embaucher comme domestique, trouverait plutôt grâce chez l'auteur des *Contes* qu'auprès de l'âge innocent.

Madame d'Aulnoy recueillit la tradition de Perrault. Elle mit moins de puissance dans ses œuvres, mais elle ajouta plus de finesse, plus de nuances et d'harmonie. La *Chatte*

Blanche, la Biche aux Bois ont une saveur de terroir, respirent une odeur de printemps, de fleurs et de rosée.

*
* *

Cependant on ne peut dire encore que la littérature enfantine est définitivement créée. Quelques historiens ont accordé beaucoup d'honneur à Jean-Jacques Rousseau en lui décernant le mérite d'avoir suscité un courant d'idées qui fit éclore toute une floraison de livres d'enfants. Pour savoir si c'est vrai, on n'a qu'à se rappeler comment il estimait les livres en tant qu'instrument d'éducation. De fait, le mouvement se préparait depuis nombre d'années. Fénelon avait conseillé de donner aux jeunes filles des ouvrages appropriés à leur âge comme à leur esprit ; les Jésuites avaient tenté de louables efforts pour fournir à la jeunesse des livres capables de l'intéresser directement. Mais la littérature enfantine ne commença d'exister véritablement qu'au milieu du XVIII^e siècle. Pour suivre son évolution, il faut distinguer trois périodes : 1^e, de 1750 à 1860 ; 2^e, de 1860 à 1900 ; 3^e, de 1900 à nos jours. A remarquer que les écrivains seront surtout des femmes et plus particulièrement des vieilles filles. Les mères écrivent pour leurs fils ; les célibataires ont la maternité du cœur, elles aiment les enfants de leurs rêves qu'elles élèvent fort bien d'ailleurs.

La première période sera toute sentimentale, mais d'une sentimentalité froide comme le reste de la littérature à cette époque. Genre conventionnel, tout imbibé d'une tendresse d'emprunt. Les héros s'exaltent sur commande, s'évanouissent à plaisir. A tout instant, le lecteur est témoin de joies " qui font craindre pour la vie " et de désespoirs " qui font craindre pour la raison. " C'étaient des livres " où les larmes des mères coulaient " sur toutes les pages, des romans qui finissaient comme des sermons sans . . . la grâce. Le souci d'édifier les âmes primait sur tout le reste. Les auteurs

voulurent se servir " d'instructions indirectes, " c'est-à-dire écrire des récits comportant des conclusions morales, non formulées mais faciles à dégager.

Grand nombre de personnes bien intentionnées mirent la main à l'œuvre. Il y eut à la vérité quelques auteurs de talent comme Madame de Senlis qui n'aurait pas manqué de produire des œuvres dignes d'être conservées, si elle n'avait eu cette inlassable ambition de moraliser à tout propos et répéter sans cesse dans ses romans que " la vie n'est pas un roman. " Voulons-nous apprendre d'un mot son idéal d'écrivain ? Elle nous le déclare dans une préface : " Comme Adèle aura huit ans dans trois semaines, je vais lui faire lire un ouvrage sur l'histoire, que j'ai fait pour elle ; il est en cinq volumes et a pour titre *Les Annales de la Vertu.* " Pauvre Adèle ! *Les Annales de la Vertu* ont beau être ornées des " agréments " qu'a voulu y mettre sa bonne mère, elles n'en restent pas moins une rude corvée pour la chère petite dont les yeux bleus sourient aux fées lointaines. Mais alors les fées avaient perdu leur crédit.

Berquin et Bouilly représentent encore assez bien cette époque. Déjà ils relâchent de la sévérité. Le premier écrit *l'Ami des Enfants*. Son livre s'adapte mieux aux petites âmes qu'il veut intéresser. Sa morale se contente de vertus moyennes qui font les honnêtes gens. Il s'adresse plutôt à l'aristocratie qu'au peuple ; on y sent le précepteur de quelques nobles familles auxquelles il consacre sa vie. Bouilly, — au nom plein d'attraits pour les bambins, — s'applique surtout à guérir les plaies sociales. Une idée essentielle préside à tous ses écrits : la réconciliation des classes. Il compte trouver le remède au mal moderne dans l'éducation bien plus que dans les révolutions. Mais son style est trop froid pour enflammer les jeunes cœurs.

*

* *

L'influence du romantisme et du positivisme amènera le déclin du livre édifiant. Le souci des faits, la manie de décrire

feront oublier un peu l'idée à poursuivre. La théorie de l'art pour l'art déteindra même sur la littérature enfantine. Cependant les auteurs ne perdront pas tout leur crédit moral. Peut-être même quelques-uns vont-ils l'accroître par une discrétion qui gagne la confiance ; ils exerceront plus d'action efficace par une impression saine que par des leçons directes.

A partir de 1860, un véritable flot de lectures envahit les écoles. C'est l'avènement des volumes revêtus de percaline rouge et tout émaillés de flèches d'or.

Mademoiselle Moniot opère la transition. Elle inaugure le livre instructif où l'utile ne transparait pas trop sous l'agréable, où l'on n'appréhende pas la pilule sous le chocolat. Elle a gagné la gageure d'écrire un récit édifiant qui ne soit pas ennuyeux.

Deux grandes figures illustreront cette époque. D'abord la comtesse de Ségur, "Maman Ségur," comme disait Louis Veuillot. Elle sut elle-même élever quatre garçons et quatre filles et sut non moins bien amuser tous les enfants de son siècle par d'admirables contes. On l'accuse de s'être brouillée avec les fées. En vérité, ses relations avec les déesses des bois ont été plutôt rares, mais elle est parvenue quand même à charmer les petits en parlant à leur cœur sinon à leur imagination. M. René Doumic regrette qu'elle "ait méconnu l'enfance rêveuse, amie du merveilleux, créatrice inépuisable de fictions et de chimères." Son tempérament réaliste la portait vers la vie pratique, vers les réalités de tous les jours. Nous lui saurons gré au moins de n'avoir pas encombré ses histoires de petites filles modèles en tous points ou de petits garçons non moins parfaits, qui ne peuvent guère exister en dehors des livres. Qu'on lise son chef-d'œuvre *Pauvre Blais*, et l'on verra comment ces récits pleins de naturel, débordant d'une vérité profonde, sont dignes de ne pas vieillir.

Madame Julie Lavergne l'emporte peut-être sur son émule par ses productions nombreuses et son talent qui touche presque au génie. Elle défend qu'on la regarde comme un

auteur de profession. Elle est une mère d'abord, et si elle écrit, elle écrit comme une mère pour ses enfants : " Distraire, consoler, amener des rêves gracieux, c'est le premier soin que la mère prend de l'âme de son petit enfant. Elle chante, et lorsque l'intelligence de son petit enfant s'est éveillée, elle lui conte des histoires." Son œuvre, a écrit l'abbé Bremond, est " l'épanouissement littéraire d'une vie d'affection et de dévouement." On ne lit pas ses contes, on les voit, on assiste au drame, on connaît les personnages, on les aime et on pleure quand ils meurent. Mais on ne pleure pas souvent, car la vie pétille dans ses gracieuses légendes. Sous sa plume magique, l'histoire ressuscite, les personnages d'autrefois se lèvent de leurs tombes et passent sous nos yeux avec leurs attitudes, leurs costumes, leurs mœurs, leurs idées, leurs ambitions ; tous leurs gestes se renouvellent dans un cadre authentique. Les *Légendes du Trianon*, les *Neiges d'Antan* évoquent des années glorieuses et des figures chères à la vieille France.

Faut-il le dire ? Toutes ces pages sont rédigées avec un grand amour et un respect non moins grand des âmes pures. " Je n'écrirai jamais une ligne que je ne puisse lire à ma fille, la religieuse." Cette parole, qu'elle prononçait un jour, fut la consigne de toute sa vie littéraire.

Pourtant, à notre point de vue canadien, son œuvre présente un défaut assez grave : elle est trop exclusivement française. Les Français en font une qualité. Libre à eux. Mais nous, nous préférons pour nos fils des ouvrages aux idées plus larges et qui ne risquent pas de laisser croire que le monde finit aux bornes de la France. Et puis qui sait si nos enfants comprendraient toujours bien ces études parfois trop particulières dont l'intelligence suppose une connaissance pratique des lieux et des usages ?

A côté de ces travaux exécutés par la main amoureuse des mères, on vit paraître à cette même époque quantité de livres instructifs, qui tentèrent de vulgariser la science,

même auprès de la jeunesse écolière. Dans un cadre de fiction, des professeurs dévoués enseignaient des choses utiles. Physique, chimie, physiologie, géologie, chaque science eut son roman. *L'Histoire d'une Bouchée de Pain*(1) expliquait comment le blé se transformait en terre, poussait sur le champ en épis dorés. Et puis on assistait à la moisson, on pénétrait dans le moulin à farine et dans la boulangerie, sans compter que l'on pouvait suivre "l'héroïne," dans le dénouement tragique où la dent vorace d'un petit garçon la broyait et l'ensevelissait dans son estomac. Je m'abstiendrai de résumer les dernières pages réservées aux gens dont la curiosité est extrême. Si le lecteur de dix ans s'instruisait dans ces précieux bouquins, il devait s'y ennuyer royalement. Malgré leurs bonnes intentions, les auteurs couraient toujours le risque d'oublier la partie agréable, trop absorbés dans les notions qu'ils avaient à cœur d'exposer avec une précision exagérée autant qu'inutile.

Un écrivain pourtant sut vaincre la difficulté : Jules Verne. Toutefois, pour le lire avec intérêt, il faut avoir dépassé l'âge de la première enfance. A partir de la "cinquième année," Dieu sait avec quel plaisir, encore de nos jours, les écoliers dévorent *Vingt mille lieues sous les Mers*, *Mathias Sandorf*, *Un Capitaine de Quinze Ans!* Doué d'une imagination fantastique et aussi d'une intuition vraiment prodigieuse, il devina les inventions modernes, et sut en tracer une esquisse qui étonne les savants d'aujourd'hui. Il a des livres vraiment prophétiques. Détail à souligner : ses drames pleins de fantaisie portent presque tous une leçon d'énergie morale. Ses héros sont des hommes à la volonté forte, qui poursuivent leurs ambitions avec un indomptable courage. Les obstacles qui se dressent sur leurs pas stimulent leur ardeur : la lutte rend plus belle leur victoire. On assure que les petits Américains raffolent de Jules Verne parce que ses "types" incarnent l'idéal de leur vie.

(1) Jean MACÉ, *Histoire d'une bouchée de pain*.

Cependant Jules Verne commence déjà à vieillir : la réalité a dépassé ses rêves. Le tapis des quatre Facordins ne vaut pas l'avion de nos jours, et le sous-marin a déjà pénétré vingt mille lieues sous les mers. La télégraphie sans fils, le radio qui chante dans le boudoir peuvent faire trouver pâles les songes du poète. Aussi les auteurs contemporains pensent à bon droit que l'esprit des jeunes jouira tout autant de lire un exposé facile des inventions modernes que les créations des romanciers.

*

* *

A partir de 1900, les livres d'enfants vont pulluler. Les écrivains de marque veulent bien apporter leur précieux concours : Henri Bordeaux raconte *La Nouvelle Croisade des Enfants*, René Bazin fait l'histoire de *Quatre petits Enfants*, Francis Jammes écrit le *Bon Dieu des Petits Enfants*, etc. On traduit le Père Finn, et aucun écolier ne manquera de lire *Tom Playfair*; on adapte et on expurge Fénimore Cooper, qui décrit avec puissance et simplicité la vie sauvage en Amérique. Tous les éditeurs, fiers d'une si riche collaboration, rivalisent de zèle et de talent.

Chacun veut avoir sa collection : Bibliothèque de Suzette, Bibliothèque Rowe, Collection Bijou, Foyer Romans, albums de tous genres, journaux et revues pour les petits et les grands. La Maison Larousse tente de mettre les œuvres anciennes à la portée de la jeunesse. Elle publie un texte corrigé et mis en français moderne de tous les contes héroïques de la douce France. Chansons de Gestes, Romans courtois, Fabliaux reparaissent expurgés et vêtus d'une toilette attirante. Henri Laurent est en train de mettre les "Grandes Œuvres" à la portée des petits. Homère, Virgile, Le Dante, Goëthe, Chateaubriand, Victor Hugo se présentent dans des éditions abrégées et artistement illustrées. La Maison de la Bonne Presse ne le cède à personne

en dévouement et en succès. Devant cet amas de publications variées et touffues, l'éducateur reste hésitant, il comprend qu'un choix s'impose. Pour faciliter ce travail nécessaire, Marie-Thérèse Latzarus vient d'écrire *La Littérature enfantine en France*, (1) depuis 1860. Belle histoire, qui comporte plus d'analyse que de synthèse, mais qui fournit un guide sûr. De même la brochure du Père de Pavillez, S.J., *Les Illustrés pour Enfants* (2) contient une série d'avis pratiques qui sont dédiés aux mères de familles et aux maîtres d'école. Un classement synoptique, en quatre catégories : périodiques excellents, périodiques honnêtes mais neutres, périodiques suspects, périodiques condamnables, aidera les intéressés à faire les distinctions opportunes.

Toutes ces publications diverses, dont la sèche énumération n'est pas même possible ici, présentent une physionomie semblable, en ce sens qu'elles sont ornées de nombreuses gravures. Les images d'Épinal ont renouvelé la littérature enfantine. D'abord simples additions aux récits, elles devinrent ensuite, avec les améliorations d'Hetzel, une véritable illustration, c'est-à-dire, une explication du texte. Au moyen de vignettes souvent en couleurs, tout un monde se dresse sous nos regards : histoire des héros anciens, légendes populaires, revivent en costumes authentiques ; des soldats surtout, cavaliers, fantassins, spahis, zouaves revêtent l'uniforme national, soulèvent leurs bannières ou leurs drapeaux et paradent devant les yeux éblouis du lecteur. Patriotiques et chrétiennes, les images d'Épinal illustrent aussi bien le catéchisme que les récits profanes. L'influence du

(1) Marie-Thérèse LATZARUS, *La Littérature enfantine en France, Dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, (Les Presses Universitaires de France).

(2) P.-A. DE PARVILLEZ, S.J., *Les Illustrés pour Enfants*, (Revue des Lectures).

Voir listes publiées dans la *Revue des Lectures* de l'abbé BETHLÉEM, à partir de septembre 1921.

Voir encore *Les Lectures de nos enfants*, répertoire extrait de *L'Éducation*, (F. LANDE). Dans ce dernier catalogue, il faudra distinguer la valeur morale des volumes.

cinéma ajoute encore aujourd'hui à cet engouement. La Bonne Presse de Paris lance ce qu'elle appelle des romans "cinématiques : " séries d'images, commentées par un texte suivi. Cette fois l'écrit explique l'illustration, partie principale du volume. Vues animées sous la lanterne d'un auteur. Et quelle fantasmagorie, quelles aventures ! Le *Singe Rouge* d'A. Pujo, par exemple, raconte l'histoire d'un jeune homme, Rodrigue d'Alto-Monte, poussé par un orgueil violent vers les pires extravagances. Maraudeur, charbonnier, portefaix, domestique, nègre, professeur de jiu-jitsu, joueur forcené, chercheur d'or dans l'Alaska où il est aux prises avec les ours et les traîtrises de la montagne. Rodrigue se serait perdu sans une amitié bienfaisante et le souvenir d'une mère chérie.

La science comme de juste profite de ses propres inventions ; les travaux de vulgarisation surabondent. La librairie Hachette publie *L'Encyclopédie par l'Image*, fort intéressante collection qui a la prétention de rester neutre, bien qu'un volume, *Les Races humaines*, prône les théories contestées de l'évolutionisme. Destinés à la jeunesse, ces livres dépassent trop souvent l'esprit des enfants. Les écoliers plus avancés y trouveraient beaucoup de profit et d'agrément si quelques gravures gênantes ne devaient pas offenser les yeux chastes. Peut-être les petits Parisiens habitués aux statues du Luxembourg ou aux tableaux du Louvre, ne sentent-ils pas leur pudeur alarmée devant de telles nudités ; mais nos jeunes à nous, — et qui s'en plaindra ? — ont une sensibilité plus prompte devant pareilles crudités. Quel dommage que ces bons Français n'aient pas hérité du manteau qui servit si bien aux fils de Noé quand ils découvrirent leur père en état d'ivresse ?

*

* *

Vienne le jour où nous ne serons pas forcément à la merci de l'étranger pour fournir de la lecture à nos fils ! La litté-

rature enfantine,— pas plus que l'anticléricalisme, sans comparaison,— n'est un article d'exportation. Si les jeunes ne peuvent se faire, comme le recommande Taine, "une âme d'ancêtres," quand ils lisent l'histoire, ils ne peuvent pas non plus se faire une âme d'européen. Très aptes à voir grand, ils ne savent voir loin. Parlez-leur d'une tournée de sucrerie au printemps, ils comprendront tout de suite, mais le travail des vendanges les intéressera peu, parce qu'ils réalisent difficilement des faits et des choses qu'ils n'ont jamais vus. Nombre d'expressions leur échappent. Ils ne conçoivent pas un bon dîner où le menu ne comporte pas des crêpes en dentelle, du blé-d'Inde bouilli et du sucre à la crème. En hiver est-il possible de s'amuser quand on n'a pas de traîneaux, pas de patins? Non, une littérature pour les enfants doit être écrite directement pour eux. S'il y a des principes généraux qui s'imposent partout, il y a une adaptation locale qu'un auteur n'a pas le droit de négliger.

Il nous appartient, à nous, Canadiens, d'accomplir cette œuvre pour nos fils. Œuvre de dévouement et d'apostolat, mais œuvre nécessaire. Les ouvrages qui donneront à notre jeunesse le goût des choses de l'esprit feront peut-être plus pour relever le niveau intellectuel de la race que les gros livres savants qu'on ne lit guère.

On parle beaucoup de concours, et déjà nous possédons des Mécènes qui encouragent les louables efforts. Pourquoi n'y aurait-il pas des concours pour les livres d'enfants? Il est grand temps d'en organiser et de susciter un mouvement qui pourrait bientôt alimenter les bibliothèques de nos écoles.(1) Il faut d'ailleurs moins de talent supérieur que d'adresse et d'application pour réussir en ce genre. Bien connaître l'âme des petits, leurs goûts et leur langage, en un mot la psychologie de ces lecteurs, voilà l'essentiel de la méthode qui mène au succès.—Paul-Émile FARLEY, C.S.V.,

(1) Au moment d'expédier cet article, nous apprenons avec joie que l'Association des Auteurs canadiens organise un concours qui a précisément pour but d'encourager la publication des livres de récompense pour les enfants des écoles.